



## Angoisse de passeur – transparence et disparition

Leonardo Assis

À cette saison à Paris, *il a plu*, « il a plu » tous les jours... La tempête aurait pu être un désastre... Et ce fut le cas.

Une psychanalyse est l'écriture d'un *des-être*, un désastre obscur qui met en lumière, une force d'écriture cohérente avec le dire de Maurice Blanchot. Une telle conséquence, un « désêtre » dans le réel, Lacan l'appelle passeur, effet d'une métamorphose pulsionnelle laquelle trouve son espace et son temps dans le corps de l'analysant qui, dans la traversée inédite, inaugure le moment final de sa cure. Encore dedans l'emmêlement du transfert, moins inconfortable, pas sans angoisse, il recueille les effets de la participation de l'analyste à l'écriture de son analyse, étant donné que la désignation dont il reçoit des nouvelles consiste en un manier de la direction de sa cure, cette fois avec la spécificité de se diriger vers la fin.

Le passeur est en face d'une double responsabilité. D'une part, celle qui renvoie à son engagement dans le dispositif de la passe, c'est-à-dire à son lien avec l'École et à la préservation de la psychanalyse dans la culture. D'autre part, il est confronté à l'efficacité de sa cure, laquelle consiste en dépasser l'interprétation du choix de l'Autre par le courage de s'interroger « *qu'est-ce que j'ai fait ?* », ou par sa transparence avec le réel, « *comment suis-je devenu passeur?* » - réponse littorale qui échappe aux catégories subjectives de la conscience, qui n'est pas de l'ordre du calcul ou de la « réussite », parce qu'elle implique ce type de déplacement/détachement, un « *changement de statut du moi, d'une temporalité et peut-être de langage* »(1). Sans les clés de lecture du fantasme, le passeur célèbre l'angoisse fondamentale lorsque, dans le désaccord avec l'Autre, le nouveau sujet rencontre le premier mot - sans précédent, tout seul dans sa tâche de traduction, cet analysant a comme seule référence l'affection qui ne trompe jamais, celui qui n'est pas du registre de la pensée, mais de l'expérience la plus radicale de l'existence : le temps passe le corps...



« *Thomas s'assit et regarda la mer* » (2) ... Si par la mauvaise éducation j'ai tiré au sort Wilde, Beckett et Duras comme des passeurs, c'est à partir de l'analyse que je suis tombé sur Maurice Blanchot. Thomas, l'obscur, se laisse prendre par les mots qui font bouger les vagues - dès la première phrase, nous nous lançons dans son travail. Pendant un temps, il reste suspendu, anesthésié, comme si son seul objectif était de suivre le mouvement des autres nageurs... La brume semble l'empêcher d'aller plus loin... Peu à peu, l'horizon s'ouvre devant ses yeux et sa condition d'ouverture aux vagues est transmissible... Le passeur s'engage lentement et progressivement dans une angoissante expérience de lecture... Quoi lire?

Après avoir donné les preuves dans son analyse personnelle de traducteur de son propre inconscient, le passeur est désormais convoqué à transmettre les termes politiques et po-éthiques par lesquels le passant s'est autorisé, et bien qu'il ne soit pas un exhibitionniste, il s'affecte et se transforme par sa fonction. De la nouvelle du tirage au sort, entre les rencontres avec le passant, à la réunion avec le cartel de passe, le passeur s'autorise à se soustraire à ce qui se perd dans une transmission pour accentuer le rythme du passant, en ce que la phrase indique de la scansion de l'acte analytique - son bruit indique que « *imposer le silence à soi-même, c'est que, définitivement, pour se taire, il faut parler* » (3).

De retour au cabinet de son ami de longue date, le passeur se rend compte que s'il "semble" parler de lui-même, en effet il fait parler les mots : « *il aperçut toute l'étrangeté qu'il y avait à être observé par un mot coome par un être vivant, et non seulement par un mot, mais par tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tous ceux qui l'accompagnaient et qui à leur tour contenaient en eux-mêmes d'autre mot* » , alors « *les mots s'emparaeint de lui et commençaiet de le lire* » (4). Thomas passe une déformation essentiellement corporelle que nous appelons dans notre champs pour castration, vécue à ce moment-là sans dissimulation et qui trace à l'horizon la possibilité ravissante : *je peux disparaître*... Une chute d'un pont, un internement en mer, une fermeture sur soi-même, encore, un *encorps*... Une mise à l'eau, mais pas suicidaire... Il peut tomber comme une lettre s'en inscrivant comme sujet dans le réel, en faisant de la béance qui réunit les lois du langage la cause régulatrice de sa responsabilité.



Thomas est dans un constant état de détachement de lui-même, « *il pleut* », un être invisible, perceptible seulement par le dessin que fait la pluie lorsqu'elle baigne son corps - il se confond avec les éléments qui l'entourent, l'eau, les arbres, les feuilles, la pluie elle-même... Est-ce que serait-il la fin : se priver progressivement, chaque fois, chaque fois plus, jusqu'à se confondre avec le langage lui-même, sans appartenance, sans pronom personnel ? Il devient un texte quand le réel éclate... Ce trou irrémédiable du symbolique, qui ne pourra jamais être comblé, peut être peuplé par les sables de la langue - dans ce ravinement qui fait du temps un bienfait, la chute est amortie « *s'en pleuvant* » comme lettres capables de transmettre une originalité.

Transparence. En portugais, ce qui est attaché à la vérité ; synonyme de clarté, ce qui n'est pas ambigu ; en optique, instrument lequel laisse passer la lumière ; matériau qui, par sa transparence, permet de lire la projection d'un texte : « *il entra avec son corps vivant dans les formes anonymes des mots, leur donnant sa substance, formant leurs rapports, offrant au mot être son être* » (5). Si le passeur est la passe, c'est parce qu'il vit l'angoisse et que, malgré la temporalité hallucinatoire dans laquelle se déploie sa fonction, il se laisse peupler par cette affection et il y puise l'héritage de nouveaux mots, des *mots de passe* pour laisser passer, pour "trans-apparaître" le texte du passant qu'il porte.

« *Je pense, donc je ne suis pas* » (6) car le passeur n'existe que comme texte à lire... Quand le sujet *dis-apparaît*, quand il sort de lui-même, voilà le passage où peut émerger une singularité radicale, étrangère, une authenticité qui explique la transparence de l'angoisse et que le passeur est ce nom de l'indétermination laquelle laisse passer... Que laisse passer... Si dans la responsabilité de vérification de la psychanalyse laissez-passer certainement ne garantit pas un nom – « *le passeur est cette (celle) passe* » (7) - dans son analyse le passeur laisse passer l'angoisse de la parole au statut de dire : sa vérité est qu'il porte la marque d'un virage, c'est-à-dire qu'il y a un corps qui ne peut être vérifié que par des expériences vécues. « *Les yeux rougis par le sel* » (8), le corps passe le temps...

*Traduction et Révision : Leonardo Assis*



## Références

- (1) BLANCHOT, Maurice (1980/2014). *L'écriture du désastre*. Éditions Gallimard, p. 45.
- (2) BLANCHOT, Maurice (1950/2014). *Thomas, l'obscur*. Éditions Gallimard, p. 9.
- (3) BLANCHOT, Maurice (1983/2013). A comunidade inconfessável (Título original *La communauté inavouable*). Editora Universidade de Brasília, p.77)
- (4) BLANCHOT, Maurice (1950/2014). *Thomas, l'obscur*. Éditions Gallimard, p. 28.
- (5) BLANCHOT, Maurice (1950/2014). *Thomas, l'obscur*. Éditions Gallimard, p. 29.
- (6) BLANCHOT, Maurice (1950/2014). *Thomas, l'obscur*. Éditions Gallimard, p. 114.
- (7) LACAN, Jacques. (1967/2003). *Proposição de 9 de outubro de 1967*. In: *Outros Escritos*. Jorge Zahar Edições, p. 260.
- (8) BLANCHOT, Maurice (1950/2014). *Thomas, l'obscur*. Éditions Gallimard, p. 48.